



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 27 – janvier 2016

Langues de signes. Langues minoritaires et sociétés

Numéro dirigé par Richard Sabria

SOMMAIRE

Richard Sabria : *Présentation*

Yann Cantin : *Des origines du noétomalalien français, perspectives historiques*

Mélanie Hamm : *Langue des signes à Marseille*

Alex Giovanni Barreto Muñoz et Camilo Alberto Robayo : *Neologismos en lengua de señas colombiana (LSC) : Desafíos entorno a la planificación lingüística en comunidades sordas*

Saskia Mugnier, Isabelle Estève et Agnès Millet : *Dynamique du contexte sociolinguistique de la surdité en France : entre changement(s) et circularité*

Magaly Ghesquière et Laurence Meurant : *L'envers de la broderie. Une pédagogie bilingue français-langue des signes*

Stéphanie Luna et Anne-Marie Parisot : *Méthodes d'enseignement institutionnelles québécoises : effets sur la production d'oralisations en LSQ chez les aînés sourds*

Pierre Schmitt : *Sourds et interprètes dans les arts et médias : mises en scène contemporaines de la langue des signes*

Suzanne Villeneuve et Anne-Marie Parisot : *Procédés d'activation et de suivi de la référence dans un discours interprété en langue des signes québécoise*

Comptes rendus

Amandine Denimal : *Didactique du plurilinguisme, approches plurielles des langues et des cultures. Autour de Michel Candelier, 2013*, sous la direction de Christel Troncy et avec le concours de Jean-François De Pietro, Livia Goletto et Martine Kervran. Presses universitaires de Rennes, 511 pages.

Véronique Miguel Addisu : *Violence verbale et école, 2014*, sous la direction de Nathalie Auger et Christina Romain, L'Harmattan, collection Enfance et Langues, Paris, 268 pages.

MÉTHODES D'ENSEIGNEMENT INSTITUTIONNELLES QUÉBÉCOISES : EFFETS SUR LA PRODUCTION D'ORALISATIONS EN LSQ CHEZ LES AINÉS SOURDS

Stéphanie Luna et Anne-Marie Parisot
Université du Québec à Montréal

L'étude des causes et des effets des changements linguistiques en regard de variables linguistiques et sociales (âge, sexe, ethnie, religion, profession, identité, etc.) a permis de décrire les différences linguistiques entre les groupes sous l'influence de facteurs environnementaux (Moreau, 1997). Le plus célèbre exemple de l'apport de la sociolinguistique à l'impact de l'environnement sur les changements linguistiques reste probablement l'étude des structures évaluatives chez les noirs américains (Labov, 1972). Dans le cas de la situation de la langue des signes québécoise (LSQ), des contacts avec d'autres langues des signes (française-LSF, américaine-ASL, britannique-BSL) et avec le français, notamment via les méthodes éducatives utilisées dans les institutions religieuses de 1850 à 1960, ont été décrits (Miller, 2001 ; Perreault, 2006). Dans un contexte où les signeurs LSQ québécois ont été mis en contact avec l'ASL, la LSF et le français oral, notamment via les choix éducatifs d'avant la désinstitutionnalisation, nous avons mené une analyse comparative de productions de sourds âgés (60 ans et plus) en considérant l'impact de variables sociales (environnement familial, méthode d'enseignement, âge d'apparition de la surdité) sur l'aspect linguistique de l'oralisation¹. Dans cet article, nous présentons les résultats de cette analyse, à savoir si ces variables sociales ont une incidence sur la distribution, le type et la nature des oralisations dans leur discours. Les résultats aux tests statistiques (tableaux croisés, khi-carré) montrent que l'expérience éducative vécue dans ces institutions religieuses d'avant 1960 laissent des traces de l'enseignement explicite du français dans les productions de ces aînés.

La scolarisation des enfants sourds au Québec de 1850 à 1960

À partir de la deuxième moitié du 19^{ième} siècle au Québec, l'éducation des sourds et sourdes est prise en charge par deux institutions religieuses, et ce, jusqu'à la période de la Révolution tranquille en 1960². À ce moment, l'État québécois prend en charge la

¹ L'oralisation est la production sur les lèvres, avec ou sans la voix, d'un mot d'une langue orale.

² La Révolution tranquille correspond à une période de bouleversements des institutions au Québec. L'État décide de s'impliquer à plusieurs niveaux de la société, notamment dans le domaine de la santé, des services

scolarisation de tous les enfants, y compris celle des enfants sourds, et valorise pour ces derniers une intégration au milieu scolaire régulier dans un objectif de normalisation (Lachance, 2002 ; Veillette *et al.*, 2005)³. Avant cette période de changements, la désinstitutionnalisation, deux institutions religieuses montréalaises ayant comme objectif l'éducation des sourds ouvrent leurs portes à une année d'intervalle, soit un collège pour les garçons en 1850 (l'Institut catholique des Sourds-Muets) et un couvent pour les filles en 1851 (l'Institut des Sourdes-Muettes) (Miller, 2000 ; Veillette *et al.*, 2005). Malgré un objectif commun – l'éducation des sourds, ces deux institutions se distinguent par leur visée éducatrice. L'objectif du collège est de favoriser l'intégration des sourds à la société en fournissant des ateliers de formation sur les métiers manuels (Perrault et Pelletier, 2010). Le couvent vise essentiellement une formation religieuse, au détriment des apprentissages intellectuels et manuels (Perrault et Pelletier, 2010). Les méthodes d'enseignement pratiquées dans ces institutions sont inspirées des institutions américaines et européennes déjà établies. Au fil des années, particulièrement pendant la période de 1850 à 1960, des changements de méthodes éducatives s'effectuent via le passage de l'enseignement par une langue des signes à l'enseignement par une langue orale (Lachance, 2002 ; Miller, 2000 ; Perrault, 2006 ; Veillette *et al.*, 2005).

Méthodes d'enseignement

À l'instar de la situation de l'éducation aux sourds dans beaucoup de pays européens, les méthodes québécoises se définissent en deux approches correspondant chacune à une ère temporelle : soit l'approche gestuelle d'avant le Congrès de Milan⁴ (1850-1880), soit celle oraliste d'après le Congrès de Milan (1880-1960) (Perrault, 2006). L'enseignement d'avant Milan est dispensé au couvent en ASL alors que la LSF est utilisée au collège. Les directrices successives de l'institut pour filles, les sœurs Gadbois, perfectionnent leurs méthodes d'enseignement aux sourds au cours de stages de formation aux États-Unis, où l'enseignement se fait en ASL (Perrault, 2006). À l'Institut pour garçons, deux frères sourds, Jean-Marie-Joseph Young, membre de l'ordre des Clercs de St-Viateur, et Auguste Groc, tous deux provenant de France, utilisent leur langue maternelle, soit la LSF, comme langue d'enseignement (Miller, 2000). Les sources linguistiques sont donc clairement distinctes pour le développement de méthodes éducatives chez les filles (ASL) et chez les garçons (LSF).

L'oralisme

Depuis le Congrès de Milan, un rassemblement de professionnels de l'enseignement ayant comme objectif de déterminer le type d'intervention à privilégier pour l'enseignement aux sourds, la méthode de l'oralisme prévaut fortement pour l'éducation des sourds (McBurney, 2012). L'objectif déclaré de l'implantation de la méthode de l'oralisme est celui de l'intégration des sourds au monde entendant (Perrault et Pelletier, 2010). Cette méthode imposée avait pour objectif l'apprentissage de la parole orale pour tous les sourds à l'exception de ceux dans l'impossibilité de l'apprendre (Veillette *et al.*, 2005). Cet objectif de l'oralisation des sourds en premier lieu instaure une idéalisation du sourd qui parle et qui lit sur les lèvres à la différence de ceux qui utilisent leurs mains pour communiquer. Ces derniers étant perçus comme ceux qui n'avaient pas les compétences pour oraliser, ils échouaient donc

sociaux et de l'éducation qui, jusqu'alors, était régi par le secteur privé, majoritairement par l'Église catholique (Lachance, 2002).

³ Il existe cependant aussi un système parallèle d'écoles publiques spécialisées où les élèves sourds peuvent être scolarisés selon la méthode de l'oralisme ou du bilinguisme LSQ-français (Dubuisson *et al.*, 2009).

⁴ Le Congrès de Milan a représenté le deuxième rassemblement d'une longue série de rencontres de professionnels et de chercheurs s'intéressant à l'enseignement aux sourds. Le premier ayant eu lieu à Paris en 1878 et le dernier à Athènes en 2015 sous le nom de International Congress on the Education of the Deaf.

à cet idéal. Cette réalité quant à la capacité d'acquisition d'une langue orale impose par ailleurs une subdivision en sous-groupes au sein des deux institutions québécoises : le groupe « gestuel » et le groupe « oraliste » (Desrosiers, 1993)⁵.

La séparation des groupes oralisant et signant

Bien que l'oralisme s'officialise en Europe, l'intégration de cette nouvelle méthode se fait progressivement et à différents degrés dans les institutions nord-américaines (Perreault et Pelletier, 2010). Au Québec, par exemple, le groupe signant du couvent est séparé du groupe oralisant et les deux groupes se font attribuer leurs propres espaces récréatifs afin d'éviter une mauvaise influence des élèves signant sur les élèves oralisant (Dubuisson et Grimard, 2006 ; Lelièvre et Dubuisson, 1998). De plus, les religieuses utilisent exclusivement la langue orale pour l'enseignement aux jeunes filles du groupe oralisant. Au collège, faute d'espace, les garçons signant partagent les mêmes espaces que les garçons oralisant, mais sont placés en retrait à l'arrière de la classe. Cependant, contrairement au couvent, l'enseignement s'y fait en langue des signes, autant pour le groupe signant que pour le groupe oralisant. La distinction entre ces deux groupes se définit par l'obligation des garçons oralisant à communiquer entre eux en langue orale (Dubuisson et Grimard, 2006). Or, malgré cette consigne, les élèves du collège signent en cachette entre eux durant la récréation et les temps libres, développant ainsi une langue des signes « domestique » (Perreault, 1996).

Perception des sourds sur leur langue d'usage

Indépendamment du contact linguistique avec le français, d'autres facteurs sociolinguistiques peuvent influencer les productions d'oralisations, notamment le rapport à la langue dominante, le pouvoir social associé à cette langue ainsi que l'acceptation de la langue minoritaire dans la communauté (Fischer, 1978). Malgré l'usage d'une langue des signes comme moyen de communication en cachette, tel que mentionné auparavant, des témoignages de personnes sourdes ayant fréquenté les écoles résidentielles confirment la perception négative de ce mode de communication visuo-spatiale, perception encouragée par les enseignants qui soulignent dans leurs enseignements la corrélation entre l'intelligence et la capacité à s'exprimer oralement (Dubuisson et Grimard, 2006). L'incapacité à apprendre la langue orale pouvait également entraîner un sentiment de mépris de la part des autres élèves de l'école (Lelièvre et Dubuisson, 1998). Des études montrent que l'apprentissage linguistique en contexte scolaire s'organise autour d'une dynamique de pouvoir social influencé par l'attitude des enseignants à l'égard des élèves (Youngs et Youngs, 2001) ainsi que par les relations interpersonnelles se développant au sein du groupe d'élèves (Miller, 2000).

Hypothèse et questions de recherche

Compte tenu que,

- i) les femmes et les hommes des groupes oralisant ont reçu un enseignement explicite du français, visant la pratique de l'oralisation ;
- ii) les hommes du groupe signant ont été moins exposés au français que leurs pairs oralisant ;
- iii) aucune information n'est disponible sur l'effet de ce contact linguistique sur la production d'oralisations de ces groupes ;

⁵ Afin de distinguer ces groupes, nous utiliserons la classification suivante : *groupe signant* pour les « gestuels » et *groupe oralisant* pour les « oralistes ». Cette distinction entre les groupes est davantage descriptive et permet de délaissier la connotation négative associée à ces termes dans le contexte éducatif de l'époque.

iv) la présence d'oralisations dans une langue des signes est fortement liée au degré d'exposition à la langue orale environnante (Plaza-Pust et Morales-López, 2008) ;

L'hypothèse que nous proposons est que les productions des personnes provenant d'un groupe oralisant seront davantage influencées par des caractéristiques du français que celles des groupes signant.

L'analyse que nous proposons vise à vérifier si la méthode de l'oralisme a un impact sur la présence de traces du français dans le discours des sourds signants aînés d'aujourd'hui qui étaient à l'époque dans un groupe oralisant. Plus spécifiquement, est-ce que la production linguistique de sourds aînés signeurs LSQ présentera des différences structurelles en regard de l'intégration d'oralisations du français (fréquence, type, nature) à leur discours signé selon qu'ils étaient à l'époque dans un groupe oralisant ou signant ?

Par ailleurs, l'enseignement à l'époque n'étant pas mixte, et celui dispensé aux filles étant réputé plus rigoureux que celui offert aux garçons (Perrault et Pelletier, 2010 ; Dubuisson et Grimard, 2006), cette différence pourrait-elle avoir influencé la structure de la langue des signes produite par les personnes provenant de ces deux groupes ? Nous posons donc aussi la question de la variation en fonction de la séparation des groupes selon le sexe, à savoir si la production de femmes provenant d'un groupe oralisant sera davantage influencée par des caractéristiques du français que celle d'hommes provenant aussi d'un groupe oralisant.

L'oralisation

Les recherches sur l'oralisation dans plusieurs langues des signes distinguent les patrons de comportement de la bouche (ex. : moue, bouche béante, joues gonflées, etc.) des oralisations (production de l'image d'un mot du français sur les lèvres avec ou sans la voix) (ex. Crasborn, 2008 ; Boyes Braem et Sutton-Spence, 2001 ; Johnston *et al.*, 2015). Cette première catégorie est considérée comme appartenant à la grammaire des langues des signes, alors que cette deuxième est considérée comme un emprunt aux langues orales (ex. Desrosiers, 1993 ; Dubuisson *et al.*, 1992 ; Sutton-Spence et Woll, 1999). Plusieurs travaux soutiennent la participation de l'oralisation au système linguistique des langues des signes (ex. : Vinson *et al.*, 2010 ; Crasborn, 2008 ; Johnston *et al.*, 2015). Dans cette conception, l'association créée par la co-articulation d'un signe avec un patron de la bouche forme une entité linguistique (Vinson *et al.*, 2010). L'oralisation, à l'origine un emprunt aux langues orales, est ainsi intégrée aux structures morphosyntaxiques des verbes des langues des signes. Des recherches sur plusieurs langues des signes montrent que l'oralisation est plus fréquente lorsque produite avec (ex. Crasborn, 2008 ; Sutton-Spence et Woll, 1999) :

- les signes de classe ouverte (ex. noms, verbes) que des signes de classe fermée⁶ (ex. pronoms) ;
- les noms et verbes non-fléchis ;
- les signes monomorphémiques.

Formes de l'oralisation

L'oralisation, selon la langue des signes, peut prendre différentes formes. Par exemple, elle peut être articulée en ayant une forme phonologique complète ou partielle. Dans ce dernier cas, elle peut avoir tendance à conserver le segment final, comme c'est le cas en LSQ

⁶ Le cas pour plusieurs langues. Or, des recherches sur l'Auslan (langue des signes australienne) montre une oralisation fréquente sur les verbes et faible sur les noms (Johnston et Schembri, 2007).

(Dubuisson *et al.*, 2000)⁷, ou un autre segment (initial, médial, etc.), comme en Auslan (Johnston, 2015).

Des recherches décrivent l'oralisation comme une organisation au niveau prosodique, qui, comme le ton des langues orales, permet à un segment couvrant un domaine lexical de s'étendre sur un domaine adjacent. Différant d'une langue des signes à l'autre, la portée de l'oralisation peut être régressive ou progressive, courte ou étendue, selon la nature du domaine couvert (Crasborn, 2008).

Oralisations lexicales

L'oralisation de nature lexicale (i.e. le mot oralisé représente un élément du lexique) peut être de nature fonctionnelle (Dubuisson *et al.*, 2000 ; Sutton-Spence et Woll, 1999 ; Schermer, 1990) permettant, par exemple, de désambiguïser une paire d'homophones (ex. ÉTÉ et AOÛT) ou de faire une extension de sens (ex. JEAN, COWBOYS, CALGARY). Elle accompagne également les noms initialisés et en permet la désambiguïstation. C'est notamment le cas pour l'identification des noms propres, comme le nom d'une ville (SUTTON) ou d'une personne (STÉPHANIE) ayant tous deux comme signe la configuration manuelle de la lettre « S ». L'oralisation lexicale permet également l'ajout d'une information sémantique, par exemple lors de l'articulation d'une oralisation ayant un signifié distinct de celui du signe. Vogt-Svendsen (2001) fournit l'exemple, largement cité, en langue des signes norvégienne de l'oralisation ROUGE articulée sur le signe PULL-OVER.

Les autres oralisations lexicales sans objectif fonctionnel sont facultatives, et par le fait même, redondantes à l'information véhiculée lorsqu'articulées (Dubuisson *et al.*, 2000). En LSQ, les oralisations portent plus souvent sur un signe du lexique standard et plus rarement sur un pointé.

Oralisations syntaxiques

L'oralisation de nature syntaxique (ex. l'élément oralisé est de nature syntaxique : syntagme, proposition ou phrase) est plus rare, et dans certains cas qualifiée d'impossible. Dubuisson *et al.* (2000) citent le cas des syntagmes verbaux constitués uniquement d'un verbe à classificateur. Ces verbes ne sont pas oralisés puisque la possible modification d'un constituant structurel du signe (lieu, mouvement, configuration manuelle) entraîne un changement syntaxique et sémantique, donc une différence avec le signifié de l'oralisation (Johnston *et al.*, 2015).

Perception sociolinguistique de l'oralisation

L'oralisation est une composante du système linguistique variable dans les productions d'un même signeur, et pouvant différer d'un signeur à l'autre (Pfau et Quer, 2010). Malgré cette variabilité, on remarque des tendances de comportement face à l'oralisation chez diverses communautés sourdes.

Le degré d'influence des langues orales sur les langues des signes dépend de la situation particulière de chaque pays (Hohenberger et Happ, 2001 ; Boyes Braem et Sutton-Spence, 2001). L'utilisation de l'oralisation varie aussi selon plusieurs facteurs, par exemple l'âge ou la communauté linguistique. C'est le cas notamment des signeurs aînés de la BSL qui utilisent moins l'oralisation (Sutton-Spence et Woll, 1999) et des signeurs aînés de la communauté de Bedouins en Israël qui n'en font pas usage (Plaza-Pust et Morales-López, 2008). Il reste néanmoins que la présence d'oralisations dans le discours signé est fortement liée au degré d'exposition à la langue orale en présence et de la connaissance du signeur de cette langue

⁷ À titre d'exemple, dans ce cas, l'oralisation du signe DIFFÉRENT pourrait s'articuler *férent* (Dubuisson *et al.*, 2000).

orale (Plaza-Pust et Morales-López, 2008). Par ailleurs, il a été proposé que les locuteurs de la LSQ acceptent et utilisent davantage l'oralisation que d'autres types d'emprunts au français tels que l'épellation et l'initialisation (Dubuisson *et al.*, 1992 ; Dubuisson et Machabée, 1996).

Facteurs d'influence de l'oralisation

Facteurs externes

Des études descriptives présentent des facteurs externes pouvant influencer l'utilisation de l'oralisation. Par exemple, les contextes suivants peuvent avoir pour effet d'augmenter ou de diminuer le nombre d'oralisations dans les productions (Dubuisson *et al.*, 2000) :

- i) le sujet traité par le signeur ;
- ii) la compétence de l'interlocuteur ;
- iii) la situation du signeur (ex. mains occupées) ;
- iv) l'intention de communication (ex. rapporter les paroles d'une personne entendante).

Contacts linguistiques

L'expérience personnelle vécue, quant au niveau d'exposition à la langue orale environnante, a une grande influence sur l'utilisation de l'oralisation (Pfau et Quer, 2010). Les langues des signes évoluent dans un contexte où elles sont minoritaires, en perpétuelle relation avec les langues orales parlées par la communauté entendante (Hohenberger et Happ, 2001). La perception du signeur par rapport à la langue orale environnante peut avoir un effet sur ses productions (Fischer, 1978), notamment sur son usage de l'oralisation. Donc, la tentative de suppression des langues des signes dans les méthodes d'enseignement oral prévalentes en Europe a pu avoir un effet sur l'évolution de l'oralisation au sein des langues des signes (Boyes Braem et Sutton-Spence, 2001).

Par ailleurs, l'environnement familial est un facteur important dans le maintien de la langue première en situation de contacts linguistiques (Li, 2006). Des recherches sur les manifestations d'emprunts, notamment l'alternance, montrent que les enfants ont tendance à avoir un comportement linguistique similaire à celui de l'input linguistique reçu, issu principalement du milieu familial (Comeau *et al.*, 2003 ; Takagi, 2006). La fréquence des phénomènes de contacts linguistiques comme l'oralisation dans les productions d'un signeur peut donc être influencée par la présence d'autres membres sourds signeurs dans son environnement proche.

Méthode

Objectifs de la recherche

Dans un contexte social où les signeurs LSQ québécois ont été mis en contact avec une langue des signes et le français oral, via les choix éducatifs d'avant la désinstitutionnalisation, et où les signeurs ont potentiellement reçu en l'absence de classes mixtes un enseignement différent selon qu'ils étaient une femme ou un homme, nous proposons d'étudier l'impact de ces variables sociales (l'environnement familial, méthode d'enseignement, l'âge d'apparition de la surdité) sur l'intégration d'oralisations dans le discours LSQ de signeurs de plus de 60 ans ayant reçu ce type d'enseignement. Plus spécifiquement, nous proposons d'établir une comparaison statistique de l'usage (fréquence, type et nature) de l'oralisation dans le discours de signeurs LSQ aînés provenant de deux profils éducatifs (groupe oralisant et groupe signant) et deux profils de genre (homme et femme). De plus, nous vérifierons l'incidence sur la production d'oralisations d'un environnement familial incluant une autre personne sourde

et de l'âge d'apparition de la surdité. La fréquence sera mesurée en fonction du nombre d'oralisations pour le nombre de signes produits et la nature sera définie en termes de type d'unité produite lors de l'oralisation, soit une unité lexicale (mot) ou une unité syntaxique (syntagme, proposition, phrase). De plus, étant donnée l'influence supposée par les études antérieures de la catégorie grammaticale du signe sur la production d'oralisations (ex. verbe vs nom vs POINTÉ), ainsi que la variation possible du type d'apport sémantique de l'oralisation (redondante vs complémentaire), nous vérifierons la relation de ces variables linguistiques avec les variables sociales préalablement étudiées.

Sujets

Les onze sujets de notre étude se regroupent en trois catégories, soit des femmes ayant été scolarisé dans un groupe oralisant (n=4), des hommes ayant également fait partie d'un groupe oralisant (n=3) et des hommes ayant fait partie d'un groupe signant (n=4). Tous les participants sont des sourds aînés provenant de Montréal et ses environs⁸. Les critères ayant permis de les recruter avaient pour objectif, entre autres, de constituer un corpus de données lexicales et discursives de la LSQ représentatif de l'usage des aînés sourds non affectés par d'éventuels troubles cognitifs, moteurs ou linguistiques :

1. avoir, comme seule incapacité, une surdité sévère ou profonde ;
2. avoir la LSQ comme langue d'usage ;
3. être âgé de 60 ans et plus ;
4. être né au Québec ;
5. avoir fréquenté une institution scolaire pour sourds.

Les aînés sourds qui font l'objet de nos analyses sont pour la plupart (n=8) sourds de naissance. Trois d'entre eux, tous hommes, sont devenus sourds avant l'âge de deux ans et demi.

Âge de la surdité	
H1	2;6
H6	2
H8	2;6

Tableau 1 : Âge d'apparition de la surdité pour les sujets devenus sourds.

Quatre participants de notre corpus, soit deux femmes et deux hommes, ont minimalement un membre de la famille qui est sourd.

Sujets	Membre(s) de la famille sourd(s)
F1	Grand-père, frère cadet
F6	Frère aîné
H2	Parents
H4	Frère, sœur

Tableau 2 : Environnement familial pour les sujets ayant un membre sourd dans leur famille.

Collecte de données

Les données utilisées sont de deux types, soit des entrevues semi-dirigées sur l'histoire de vie des participants et des récits élicités à partir de stimuli vidéo. Le premier type de données

⁸ Ce projet s'inscrit dans le plus large projet « Participation des aînés sourds gestuels à la vitalité de la LSQ » (QADA) (MSSS, Rinfret et Parisot 2013-2016) mené au Groupe de recherche sur la langue des signes québécoise et le bilinguisme sourd (GRLSQ) et qui comporte plusieurs autres étapes de cueillette de données.

a notamment permis de confirmer l'appartenance des participants à l'un des trois groupes précédemment décrits ainsi que de fournir l'information sur la présence de membres sourds dans leur environnement familial et sur l'âge d'apparition de leur surdité. Pour le deuxième type de données, la tâche des participants était de raconter à leur façon, suite au visionnement de courtes scènes muettes et non signées présentées sur vidéo⁹, l'histoire visionnée.

Des discours produits par nos 11 participants, nous avons extrait un corpus de 760 signes qui est celui utilisé pour notre analyse de l'usage (fréquence, type et nature) de l'oralisation produite par nos sujets. Tous les signes ont été retenus pour l'analyse.

Traitement des données et plan d'analyse

Les données ont été transcrites à l'aide du logiciel ELAN¹⁰ en fonction des éléments suivants :

- les gloses (effectuées uni-manuellement (droite ou gauche), et bi-manuellement) ;
- les oralisations.

Une grille de codification a permis de classer les occurrences selon les facteurs sociaux et linguistiques suivants :

- le sexe du signeur ;
- le type d'éducation reçue par le locuteur ;
- l'environnement familial du locuteur (présence d'autres sourds ou non) ;
- la présence ou non d'oralisations sur le signe articulé ;
- la classe grammaticale du signe (ex. nom, verbe, adjectif) ;
- la nature de l'oralisation (lexicale vs syntaxique) ;
- l'apport sémantique de l'oralisation (redondante vs complémentaire).

Cette grille est essentiellement descriptive de manière à pouvoir rendre compte des variations d'usage d'oralisations distinguant les trois groupes de signeurs précédemment présentés. Des analyses statistiques (khi-carré, tableaux croisés) ont été effectuées afin d'évaluer l'effet sur la production d'oralisations des variables linguistiques :

- catégorie grammaticale du signe (ex. nom, verbe) ;
- nature de l'oralisation (lexicale, syntaxique) ;
- apport sémantique de l'oralisation (redondante vs complémentaire).

De plus, l'analyse croisera ces variables avec les variables sociales aussi étudiées soit :

- le type d'éducation reçue ;
- la distinction des groupes en fonction du sexe ;
- l'environnement familial ;
- l'âge d'apparition de la surdité.

Résultats

Les résultats présentés dans cette section font état des relations que les facteurs sociaux étudiés (expériences éducatives, environnement familial et âge d'apparition de la surdité)

⁹ Le matériel d'élicitation est le même que celui utilisé et décrit dans Parisot *et al.* (2008).

¹⁰ ELAN est un logiciel d'annotation digitale créé par le *Max Planck Institute of Psycholinguistics in Nijmegen, The Language Archive, Nijmegen, The Netherlands*. Cet outil d'annotation multimédia permet la transcription de discours de langues des signes via la synchronisation d'un segment vidéo et de multiples lignes d'annotation (Crasborn et Sloetjes, 2008). <http://tla.mpi.nl/tools/tla-tools/elan/>.

entretiennent avec l'oralisation, soit sa fréquence, sa nature grammaticale, son type d'apport sémantique et la catégorie grammaticale du signe qui l'accompagne.

Fréquence globale de la production d'oralisations

La fréquence de l'oralisation peut comporter une grande variabilité intra et extra individuelle (Pfau et Quer, 2010). L'étendue de la présence d'oralisations dans le discours des sujets sourds de notre étude illustre bien cette variabilité par une proportion d'oralisations sur le nombre total d'éléments lexicaux allant de 28 % à 85 %.

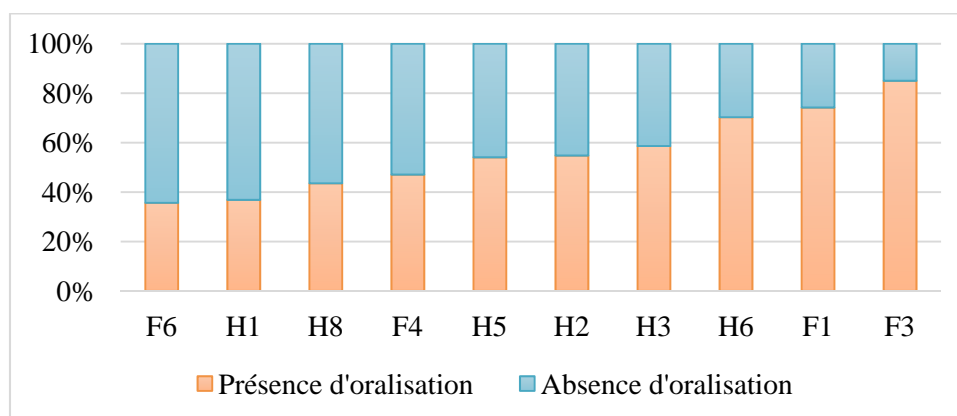


Figure 3 : Variabilité individuelle dans la fréquence d'oralisations

La figure 3 illustre la distribution des éléments lexicaux en fonction des catégories de codage, soit un signe seul, une oralisation seule ou un signe accompagné d'une oralisation.

	Avec signe	Sans signe	Total
Avec oralisation	370	8	378
Sans oralisation	382	---	382
Total	752	8	760

Tableau 4 : Distribution des oralisations et des signes produits pour la totalité des participants.

La fréquence d'oralisations est donc ici mesurée en établissant un ratio entre le nombre d'oralisations produites (avec ou sans signe) sur le nombre d'items lexicaux produits (N=760), correspondant au nombre de signes articulés avec ou sans oralisation. L'exemple (1) illustre à la fois les combinaisons signe/oralisation (ex. FEMME, EMPLOYÉ, CHAUSSURE respectivement accompagnés de *fil*, *employé* et *soulier*), les signes produits sans oralisation (DEMANDER) et les oralisations produites seules (*rouge*).

(1) Signe manuel : FEMME^a EMPLOYÉ^b 3a-DEMANDER-3b CHAUSSURE

Oralisation : -----fil-----employé-----soulier-----rouge

Influence de l'expérience éducative

L'analyse croisée du facteur de l'expérience éducative avec la variable de l'oralisation révèle une différence statistiquement significative entre le groupe de sujets ayant reçu une éducation oraliste, hommes et femmes, en comparaison aux hommes ayant reçu une éducation en langue des signes ($\chi^2=14,69$, $ddl=2$, $p=0,001$). Les hommes et les femmes de notre corpus qui proviennent d'un groupe oralisant à l'école oralisent davantage (respectivement 53,7 % et

56,1 %) en comparaison aux hommes provenant d'un groupe signant à l'école qui oralisent significativement moins aujourd'hui (41,3 %). Il n'y a par ailleurs pas de différence significative de fréquence d'oralisations entre les hommes et les femmes provenant d'un groupe oralisant ($p > 0,05$). La séparation des groupes en fonction du sexe pour l'éducation n'a donc pas d'incidence sur la fréquence d'utilisation chez les participants oralisants de notre étude.

Tels qu'illustrés à la figure 5 et détaillés au tableau 6, ces résultats soulèvent un *effet des méthodes éducatives* sur la fréquence d'oralisations dans le discours actuel de ces aînés.

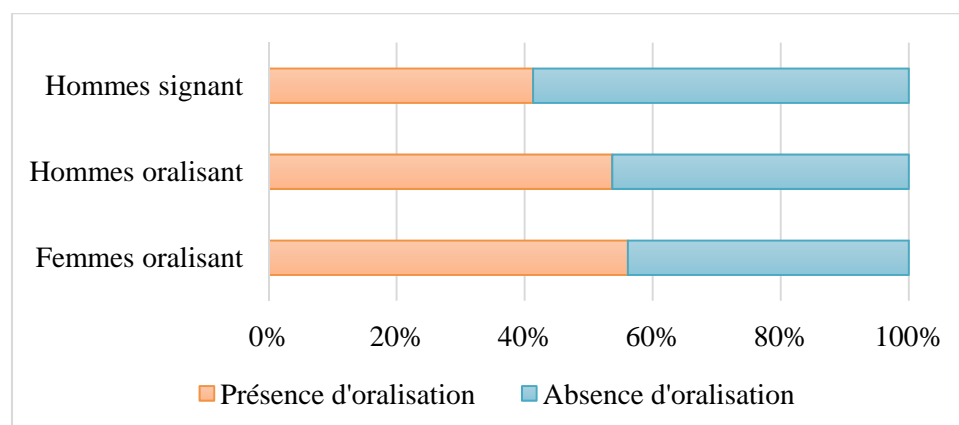


Figure 5 : Fréquence d'oralisations sur le nombre de signes produits selon le facteur de l'éducation.

		Méthodes éducatives			Total
		Femmes oralisant	Hommes oralisant	Hommes signant	
Présence d'oralisations	Effectif	179	73	126	378
	%	56,1	53,7	41,3	49,7
Absence d'oralisations	Effectif	140	63	179	382
	%	43,9	46,3	58,7	50,3
Total	Effectif	319	136	305	760
	%	100,0	100,0	100,0	100,0

Tableau 6 : Fréquence d'oralisations sur le nombre de signes produits selon le facteur de l'éducation.

Influence de l'environnement familial et de l'âge d'apparition de la surdité

Tel que suggéré par la littérature, d'autres facteurs que l'éducation peuvent avoir une influence sur la production d'oralisations, dont la présence ou non de membres sourds dans l'environnement familial dans lequel le participant a grandi, ainsi que l'âge d'apparition de la surdité, soit à la naissance ou plus tard. La mise en relation successive de ces facteurs avec la variable de l'oralisation ne révèle cependant pas de différence significative qui permet de distinguer les groupes entre eux ($p > 0,05$). Plus spécifiquement, une analyse de relation binaire entre, d'une part, l'oralisation et l'environnement familial et, d'autre part, l'oralisation et l'âge d'apparition de la surdité ne montre pas de différence de fréquence d'oralisations, que les participants aient ou non un autre sourd dans leur famille et que les participants soient sourds natifs ou non.

Par ailleurs, les conclusions de l'analyse de la fréquence en fonction de la méthode éducative (tableau 6) sont aussi vérifiées par le croisement des variables de l'environnement

familial à celle de l'expérience éducative (tableau 7) qui révèle que peu importe l'environnement familial dans lequel le participant a grandi, la fréquence des oralisations des femmes oralisantes est significativement plus importante que celle des hommes signants ($\chi^2=7,76$, $ddl=2$, $p=0,021$)¹¹.

			Femmes oralisant	Hommes oralisant¹²	Hommes signant	Total
Famille entendante	Présence d'oralisations	Effectif	74	73	52	199
		%	59,2	53,7	41,9	51,7
	Absence d'oralisations	Effectif	51	63	72	186
		%	40,8	46,3	58,1	48,3
	Total	Effectif	125	136	124	385
	%	100,0	100,0	100,0	100,0	
Membre(s) Sourd(s)	Présence d'oralisations	Effectif	105	-	74	179
		%	54,1	-	40,9	47,7
	Absence d'oralisations	Effectif	89	-	107	196
		%	45,9	-	59,1	52,3
	Total	Effectif	194	-	181	375
	%	100,0	-	100,0	100,0	

Tableau 7 : Fréquence d'oralisations sur le nombre de signes produits selon le facteur de l'éducation et de l'environnement familial.

– Nature grammaticale de l'oralisation

Dans le cas de la nature grammaticale de l'oralisation, soit lexicale ou syntaxique, il n'y a pas de différence significative de fréquence ($p>0,05$), et ce pour chacune des variables sociales, tant pour l'expérience éducative que pour l'environnement familial ou l'âge d'apparition de la surdité. Nous avons cependant considéré ici une troisième catégorie, soit celle des oralisations illisibles. Ces oralisations ont été catégorisées en fonction de l'impossibilité pour les codeurs de distinguer le mot ou la suite de mots reproduits sur les lèvres. L'analyse de la fréquence de ces oralisations illisibles montre une différence significative en fonction de la méthode éducative reçue ($\chi^2=16,95$, $ddl=4$, $p=0,002$), variable pour laquelle, d'une part, le groupe d'hommes signant produit davantage d'oralisations illisibles que les groupes oralisants. De plus, la fréquence des oralisations illisibles se distingue aussi en fonction de la variable âge d'apparition de la surdité, pour laquelle les signeurs natifs produisent davantage d'oralisations illisibles que les non-natifs ($\chi^2=6,26$, $ddl=2$, $p=0,044$). Cependant, dû au faible nombre d'occurrences d'oralisations illisibles ($n=14$), nous ne pouvons pas proposer de conclusion généralisable sur la production de ce type d'oralisations à l'extérieur des participants sélectionnés pour cette recherche. Ainsi, ces résultats globaux sur la fréquence de la nature grammaticale de l'oralisation suggèrent que cette dernière, qu'elle soit syntaxique ou lexicale, n'est pas influencée par les facteurs sociaux étudiés.

¹¹ Étant donné l'absence de femmes oralisantes sourdes natives, il n'a pas été possible de faire une analyse croisée des trois facteurs que sont la fréquence de l'oralisation, l'âge d'acquisition et les méthodes éducatives.

¹² L'absence dans notre corpus de participants hommes oralisants provenant de famille avec un membre sourd ne nous permet pas de vérifier une différence de comportement linguistique pour ce cas.

– Apport sémantique de l’oralisation

Les variables de l’apport sémantique de l’oralisation, complémentaire ou redondant, ne révèlent pas de différence statistiquement significative, et ce, pour chacun des quatre facteurs sociaux considérés dans notre étude ($p > 0,05$). La base du calcul de cette analyse comparative représente les occurrences qui permettent d’identifier le contenu sémantique du signe et de l’oralisation ($n=360$). Nous avons donc exclu du nombre total d’oralisations, les oralisations sans signe ($n=3$) et les signes avec oralisations illisibles ($n=14$).

– Catégorie grammaticale du signe oralisé

Des huit catégories grammaticales ciblées, les cinq qui ont été retenues pour la comparaison sont le nom, le verbe, l’adjectif, l’adverbe et le pronom. Les autres catégories, fonctionnelles, ne présentaient pas un nombre suffisant d’effectifs (de 5 à 7 par catégorie) pour établir une comparaison statistique, même qualitative. Par ailleurs, la subdivision des oralisations en 5 sous-groupes n’en permettait pas une analyse statistique croisée avec les trois facteurs sociaux, les sous-groupes ne comportant plus assez d’éléments pour établir une mesure corrélationnelle. Nous avons donc opté, à cette étape de notre analyse pour une description essentiellement qualitative.

Bien que les sujets provenant d’un groupe signant à l’école soient ceux qui présentent une plus faible fréquence d’oralisations, cette différence se rétrécit sur l’oralisation des verbes. En fait, d’un point de vue qualitatif, tel qu’illustré au graphique 6, les trois groupes du facteur éducatif partagent une proportion similaire d’oralisations sur la catégorie verbe, soit 51 % chez le groupe d’hommes oralisants, 42 % chez les femmes oralisantes et 40 % chez les hommes signants. De plus, la catégorie verbale est la seule qui montre une proportion plus importante d’oralisations chez les hommes oralisants que chez les femmes provenant d’un groupe oralisant, ces dernières présentant toujours le plus fort pourcentage d’oralisations pour tous les facteurs et catégories grammaticales confondus.

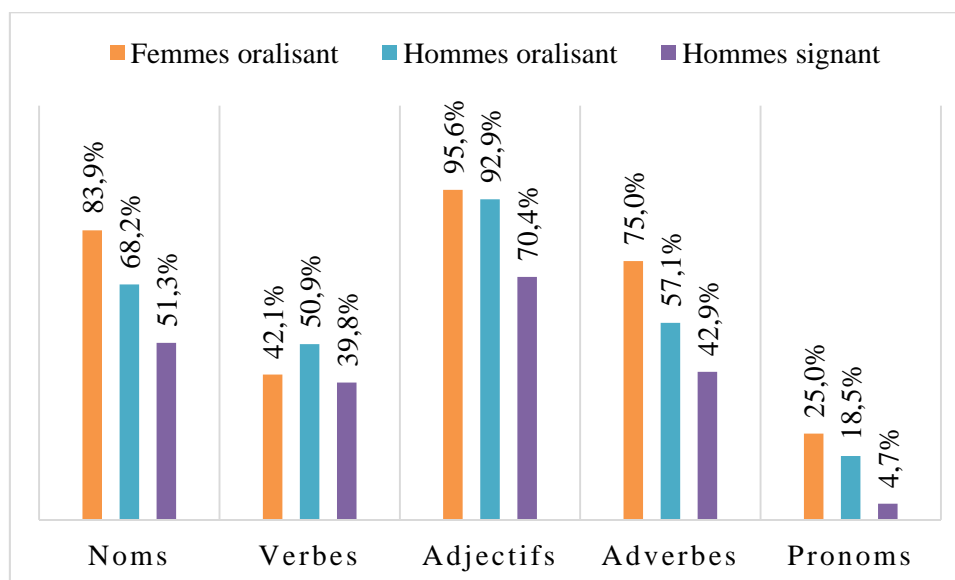


Figure 8 : Taux d’oralisations par catégorie grammaticale en relation au facteur de l’expérience éducative.

L’analyse de la distribution des oralisations en fonction de l’âge d’apparition de la surdité montre un écart beaucoup plus faible entre les deux groupes et ce pour la plupart des catégories grammaticales, notamment pour le nom, le verbe et l’adjectif. La figure 9 montre

un écart important de fréquence d'oralisations des adverbes selon qu'ils sont produits par des locuteurs natifs (71 %) ou non natif (33 %). La fréquence d'oralisations des pronoms, quoique globalement plus faible que celles des autres catégories est plus du simple au double entre les sourds natifs (19 %) et les sourds non natifs (8 %). Pour ces deux dernières catégories de signes, il est à noter que les participants dont la surdité est apparue à la naissance oralisent plus fréquemment que leurs pairs étant devenus sourds après la naissance.

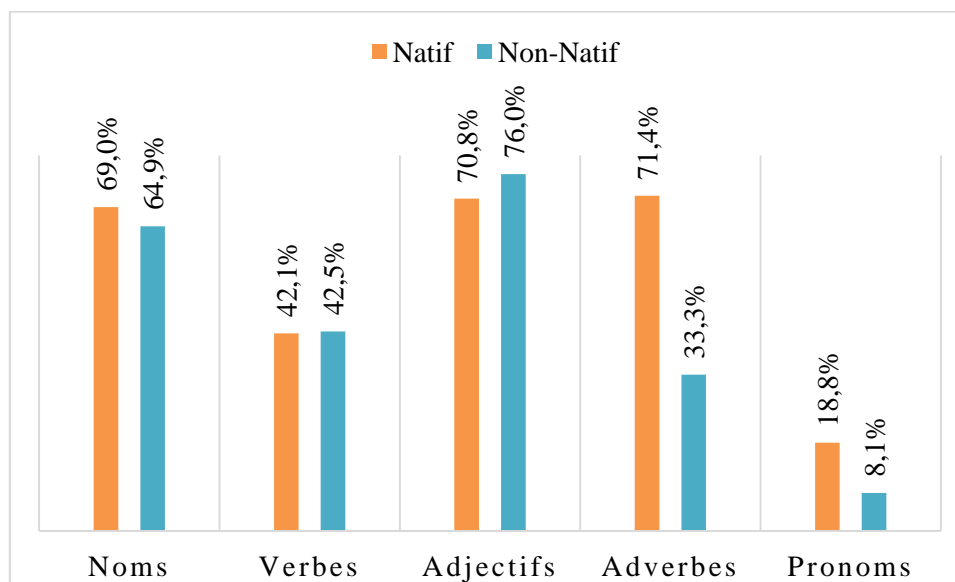


Figure 9 : Taux d'oralisations par catégorie grammaticale en relation au facteur de l'âge d'apparition de la surdité.

Cette différence d'écart pour les catégories adverbe et pronom se vérifie aussi pour le facteur de l'environnement familial. En effet, tel qu'illustré à la figure 10, bien que l'écart soit presque nul pour les trois premières catégories, les participants à l'étude ayant eu un membre de la famille sourd oralisent davantage que leurs pairs les adverbes et les pronoms. Dans les deux cas, il s'agit presque du simple au double.

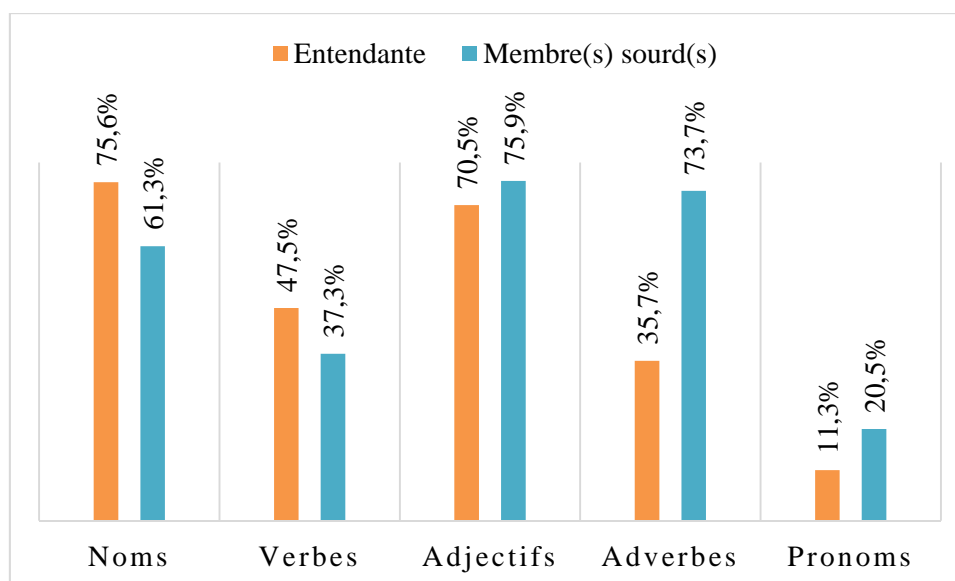


Figure 10 : Taux d'oralisations par catégorie grammaticale en relation au facteur de l'environnement familial.

Discussion

La relation entre la fréquence des oralisations et les facteurs sociaux « âge d'apparition de la surdité » et « environnement familial »

Les résultats de nos analyses statistiques, particulièrement en ce qui concerne la relation entre les facteurs sociaux que sont l'âge d'apparition de la surdité et la présence d'une personne sourde dans l'environnement familial du sujet, ne permettent pas de conclusions absolues. Ces résultats mènent plutôt à la formulation d'hypothèses à vérifier à partir de l'application du protocole de recherche sur un nombre plus important de sujets par sous-catégories. Le projet initial ayant fourni le corpus utilisé pour la présente recherche ne visant pas la prise en compte de ces variables, le recrutement des participants ne s'est pas fait à partir de critères permettant d'obtenir un nombre substantiel d'instanciations pour chacune des variables de ces facteurs sociaux. Rappelons que notre groupe de onze participants inclut trois sourds non natifs et quatre sourds dont un membre de la famille est sourd.

Les hypothèses qui peuvent être formulées sur ces deux facteurs sociaux à la suite de notre analyse sont :

H1 : Il n'y a pas de différence quant à la fréquence d'oralisations selon que les signeurs sont sourds natifs ou non ;

H2 : Il n'y a pas de différence quant à la fréquence d'oralisations selon que les signeurs ont ou non un membre de la famille sourd ;

Cette deuxième hypothèse se distingue des conclusions de recherches menées sur les manifestations de l'emprunt en contexte d'acquisition bilingue chez des entendants (Comeau *et al.*, 2003 ; Takagi, 2006). L'hétérogénéité dans l'expérience linguistique de ce groupe de participants, autant sur le plan scolaire que dans leur vie qui s'en est suivi, peut avoir eu un impact dans l'analyse comparative de ces deux groupes. L'hétérogénéité de cette population, représentative de la communauté en général, peut s'apparenter à celle de population bilingue en termes de complication méthodologique. La multiplicité des facteurs pouvant influencer le développement cognitif et linguistique de ces sujets bilingues assure une grande diversité individuelle entre ces locuteurs (Bialystok, 2001) comme c'est le cas chez les participants de cette recherche. Il est donc essentiel de vérifier si un corpus plus important établirait une différence de fréquence des oralisations en fonction de la présence ou non d'un autre membre sourd dans la famille.

Effet de genre

La difficulté d'isoler le genre du type d'enseignement offert aux filles et aux garçons posait a priori problème pour l'interprétation des résultats. En effet, la littérature suggère, sans données mesurables pour l'appuyer, que les filles oralisantes avaient à l'époque un enseignement plus rigide que celui des garçons oralisants. Il semblait donc dans un premier temps que nous ne pourrions pas distinguer si la présence d'une différence significative entre les signants et les oralisants pourrait être attribuable à un effet de genre du type : les femmes, qui sont aussi oralisantes, oralisent d'avantage que les hommes, qu'ils soient signants ou oralisants. Ce problème est résolu par l'absence de différence entre la production des femmes et des hommes oralisants, annulant ainsi l'argument de l'effet de genre. Les résultats présentés permettent donc d'isoler l'effet de genre et ainsi de confirmer que la différence de fréquence d'oralisations entre le groupe des signants et des oralisants est attribuable à la méthode éducative (oralisme vs langue des signes) et non pas au sexe des participants.

La catégorie grammaticale du signe oralisé

Bien que le nombre d'occurrences de notre corpus d'oralisations en regard du grand nombre de catégories grammaticales considérées ne permette qu'une description qualitative, celle-ci présente un certain nombre de pistes interprétatives. La distribution des oralisations sur les adverbes et les pronoms en regard des variables « âge d'apparition de la surdité » et « environnement familial » semble suggérer que dans les deux cas, les oralisations sont plus fréquentes chez les participants qui sont nés sourds et qui ont été exposés à la langue des signes dans la famille via les contacts avec un autre membre sourd. Ces résultats sont surprenants puisqu'on pourrait supposer le contraire, à l'instar des résultats confirmant que les participants ayant eu d'avantage de contacts avec le français à l'école (les oralisants) oralisent plus fréquemment dans leur production de la LSQ aujourd'hui que ceux n'ayant pas été formellement exposé au français à l'école (les signants).

Une analyse distributive des oralisations par catégories grammaticales de signes sur le nombre total d'oralisations, tel que présentée à la figure 11 montre que les adverbes (5 %) et les pronoms (4 %) sont des éléments les plus faiblement oralisés.

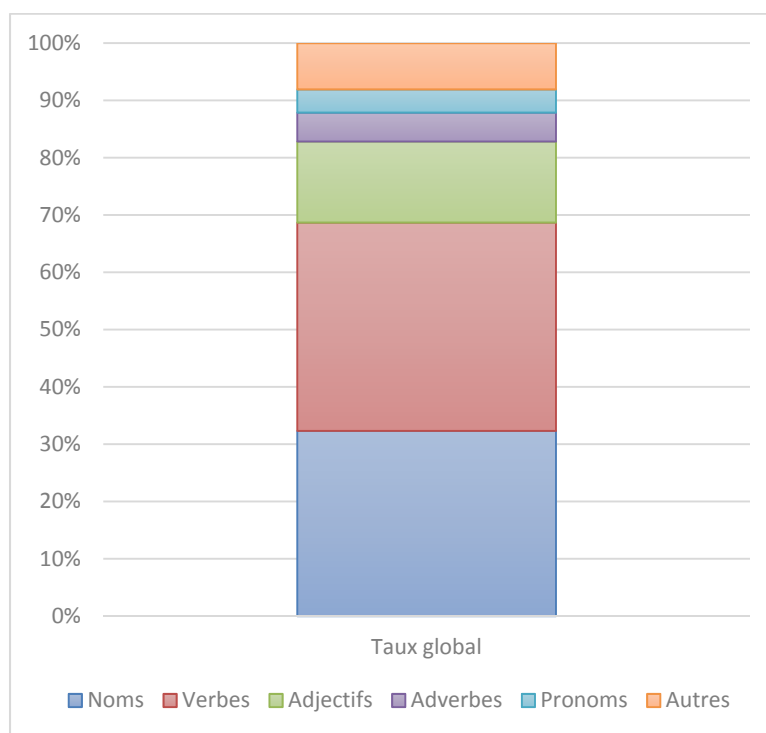


Figure 11 : Taux global d'oralisations par catégorie grammaticale.

Les données de l'Auslan et de la BSL, telles que présentées par Johnston *et al.* (2015) partagent aussi ce portrait distributionnel, notamment pour les adverbes qui représentent aussi la catégorie grammaticale la moins fréquemment oralisée dans ces trois langues. Cependant, alors que nos données suggèrent que le verbe est la catégorie la plus souvent oralisée, le portrait comparatif de Johnston *et al.* montre que toutes les langues décrites en ce sens placent les noms comme la catégorie la plus oralisée. Ces différences typologiques pourraient être vérifiées avec un corpus comportant d'avantage d'items oralisés.

Conclusion

Les résultats de cette recherche suggèrent que les signeurs aînés de la LSQ de notre corpus, aujourd'hui âgés de 60 ans et plus et ayant vécu l'expérience éducative des institutions religieuses d'avant 1960, conservent des traces de l'enseignement explicite du français en fonction du degré d'exposition de chacun des groupes. Ce contexte de contact linguistique apparaît comme ayant un impact sur la fréquence de l'oralisation dans le discours actuel des signeurs de cette étude. Notre hypothèse de l'influence de l'exposition à l'oralisme dans la scolarisation sur les productions d'aînés sourds signeurs LSQ est donc vérifiée par une fréquence plus élevée d'oralisations chez les signeurs issus de ce contexte éducatif. Toutefois, dans notre étude, la présence ou non d'un membre sourd dans l'entourage familial du signeur et l'éventuelle différence d'enseignement de la méthode oraliste dans les groupes de garçons et de filles ne s'avèrent pas être des variables sociales influentes sur la fréquence des oralisations, sur leur nature et leur type.

Références

- COMEAU L., GENESEE F. et LAPAQUETTE L., 2003, « The Modeling Hypothesis and child bilingual codemixing », *International Journal of Bilingualism*, 7(2), pp. 113-126.
- CRASBORN O. et SLOETJES H., 2008, « Enhanced ELAN functionality for sign language corpora », Dans *Proceedings of the 3rd Workshop on the Representation and Processing of Sign Languages: Construction and Exploitation of Sign Language Corpora*, pp. 39-43. Consulté à l'adresse <http://pubman.mpg.de/pubman/item/escidoc:61042>
- CRASBORN O., VAN DER KOOIJ E., WATERS D., WOLL B. et MESCH, J., 2008, « Frequency distribution and spreading behavior of different types of mouth actions in three sign languages », *Sign Language & Linguistics*, 11(1), pp. 45-67.
- DESROSIERS J., 1993, « La LSQ et la culture sourde », Dans C. Dubuisson et M. Nadeau (Éd.), *Études sur la langue des signes québécoise*, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, pp. 153-174.
- DUBUISSON C. et GRIMARD C., 2006, *La surdité vue de près*, Québec : PUQ.
- DUBUISSON C. et MACHABEE D., 1995, *Quand les arbres cachent la forêt... ou une hypothèse d'explication des attitudes des Sourds face à l'initialisation en LSQ*. Présenté au colloque de l'ACLA 95, Montréal, s.p.
- DUBUISSON C., DAIGLE D. et PARISOT A.-M., 2009, « Scolarisation des enfants sourds au Québec site Web de l'UNAPEDA (Union nationale des associations de parents d'enfants déficients auditifs) ».
- DUBUISSON C., LELIEVRE L., LELIEVRE M., MACHABEE D. et MILLER C., 2000, *Grammaire descriptive de la LSQ. Le lexique* (2^e  d., Vol. 2). Montréal : Groupe de recherche sur la LSQ, UQAM.
- DUBUISSON C., LELIEVRE L., PARISOT A.-M., VERCAINGNE-MENARD A. et VILLENEUVE S., 2006, « Le défi de l'évaluation des compétences en langue signée : Le cas de la langue des signes québécoise chez les élèves sourds de classes bilingues ». Dans *Surdité et société : Perspectives psychosociale, didactique et linguistique*, Montréal : PUQ, pp. 82-95.
- DUBUISSON C., VERCAINGNE-MENARD A., PINSONNEAULT D. et DESOUVREY L., 1992, « L'oralisation en langue des signes québécoise », *Revue de l'Association Canadienne de linguistique appliquée (ACLA)*, 14(2), pp. 95-106.

- FISCHER S. D., 1978, « Sign Language and Creoles », Dans P. Siple (Éd.), *Understanding language through sign language research*, New York : Academic Press.
- HOHENBERGER A. et HAPP D., 2001, « The Linguistic Primacy of Signs and Mouth Gestures over Mouthings: Evidence from Language Production in German Sign Language (DGS). Dans P. Boyes Braem et R. Sutton-Spence (Éd.), *The Hands are the Head of the Mouth: The Mouth as Articulator in Sign Languages*, Hamburg : Signum, pp. 153-188.
- JOHNSTON T. et SCHEMBRI D. A., 2007, *Australian Sign Language (Auslan): An introduction to sign language linguistics*, Cambridge, UK: Cambridge University Press.
- JOHNSTON T., Van ROEKEL J. et SCHEMBRI A., 2015, « On the conventionalization of mouth actions in Auslan (Australian Sign Language) », Consulté à l'adresse http://s3.amazonaws.com/academia.edu.documents/36274605/JohnstonEtAl_MouthActions_FinalEmbeddedTablesAndFiguresWatermark-libre-libre.pdf?AWSAccessKeyId=AKIAJ56TQJRTWSMTNPEA&Expires=1422570406&Signature=zQF5yrSGJY%2FZ1%2BTN%2FdW7bTPZQB4%3D
- KING R. E., 2000, *The Lexical Basis of Grammatical Borrowing: A Prince Edward Island French Case Study*, Amsterdam : John Benjamins Publishing.
- LABOV W., 1972, *Language in the inner city: Studies in the Black English vernacular*, Philadelphia : University of Pennsylvania Press.
- LACHANCE N., 2002, *Analyse du discours sur la culture sourde au Québec : fondements historiques et réalité contemporaine* (Doctorat), Université de Montréal, Montréal.
- LELIEVRE M. et DUBUISSON C., 1998, « Implanter une approche bilingue/biculturelle », Dans *Lecture, écriture et surdité: Visions actuelles et nouvelles perspectives*, Montréal : Éditions Logiques pp. 45-71.
- LI G., 2006, « The role of parents in heritage language maintenance and development : Case studies of Chinese immigrant children's home practices », *Heritage language development: Focus on East Asian immigrants*, 32, pp. 15-31.
- McBURNEY S., 2012, « History of sign languages and sign language linguistics », Dans R. Pfau, M. Steinbach, et B. Woll (éd.), *Sign Language : An International Handbook*, Berlin : Walter de Gruyter, pp. 909-948.
- MILLER C. R., 2000, *La phonologie dynamique du mouvement en langue des signes québécoise*, Montréal : Les Editions Fides.
- MILLER C., 2001, « The Adaptation of Loan Words in Quebec Sign Language: Multiple Sources, Multiple Processes », Dans D. Brentari (Éd.), *Foreign Vocabulary in Sign Languages : A Cross-Linguistic Investigation of Word Formation*, Londres : Lawrence Erlbaum Associates.
- MILLER J. M., 2000, « Language Use, Identity, and Social Interaction: Migrant Students in Australia », *Research on Language & Social Interaction*, 33(1), pp. 69-100.
- MOREAU M.-L. (Éd.), 1997, *Sociolinguistique : les concepts de base*. Bruxelles : Editions Mardaga.
- PARISOT A.-M., PILARSKI A., RICHER-LEMAY L., RINFRET J. et VOGHEL, A., 2008, *Description de la variation du marquage spatial en langue des signes québécoise (LSQ)*, Présenté à Acfas, Québec.
- PERREAULT S.-D. et PELLETIER S., 2010, *L'institution Raymond-Dewar et ses institutions d'origine: 160 ans d'histoires avec les personnes sourdes*. Québec : Septentrion.
- PERREAULT S.-D., 1996, *Les Clercs de Saint-Viateur et l'Institution des Sourds-Muets, 1848-1930: berceau de la communauté sourde montréalaise*. (Doctorat). University of Ottawa, Ottawa.

- PERREAULT S.-D., 2006, *Une communauté qui fait signe: les Sœurs de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, 1887-2006*, Montréal : Carte Blanche.
- PFAU R. et QUER J., 2010, *Nonmanuals: their grammatical and prosodic roles*. Consulté à l'adresse
<http://www.cnlse.es/sites/default/files/Nonmanuals.their%20grammatical%20and%20prosodic%20roles.pdf>
- PLAZA-PUST C. et MORALES-LOPEZ E., 2008, *Sign Bilingualism: Language development, interaction, and maintenance in sign language contact situations*, Amsterdam : John Benjamins Publishing.
- SCHERMER T. M., 1990, *In Search of a Language: Influences of spoken Dutch on Sign Language of the Netherlands*, Delft : Eburon.
- SUTTON-SPENCE R. et WOLL B., 1999, *The linguistics of British Sign Language: an introduction*, Cambridge : Cambridge University Press.
- TAKAGI M., 2006, « Code-switching and L1 development in Japanese-speaking children living in an L2 dominant environment », *Journal of Inquiry and Research*, 84, pp. 19-37.
- VEILLETTE D., MAGNER M. et ST-PIERRE A., 2005, *État de la situation de la langue des signes québécoise: rapport de recherche et pistes de solution proposées*. Drummondville: Office des personnes handicapées du Québec.
- VINSON D. P., THOMPSON R. L., SKINNER R., FOX N. et VIGLIOCCO G., 2010, « The Hands and Mouth Do Not Always Slip Together in British Sign Language: Dissociating Articulatory Channels in the Lexicon », *Psychological Science*, 21(8), pp. 1158-1167.
- VOGT-SVENDSEN M., 2001, « A comparison of mouth gestures and mouthings in Norwegian Sign Language (NSL) », *The Hands are the Head of the Mouth*, pp. 9-40.
- YOUNGS C. S. et YOUNGS G. A., 2001, « Predictors of Mainstream Teachers' Attitudes toward ESL Students », *TESOL Quarterly*, 35(1), pp. 97-120.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédactrice en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Mehmet-Ali Akinci, Véronique Castellotti, Régine Delamotte, Yves Gambier, François Gaudin, Médéric Gasquet-Cyrus, Daniel Gile, Laurent Gosselin, Solange Hibbs, Stéphanie Jakob, Normand Labrie, José Vicente Lozano, Marie-Louise Moreau, Hedy Penner, Didier de Robillard, Françoise Vergé, Virginia Voltera.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425